

# *Nouvelles considérations*

## *sur la fonction liturgique de l'espace*

**Session Anciens de l'IAS, 27 janvier 2005**

Notre liturgie est intra-mondaine et, pour autant, se déploie et se joue dans le temps et l'espace. Ce sont là ses assises et ses conditions *a priori*, de sorte qu'approfondir le mystère du temps et de l'espace, c'est approfondir le mystère de la liturgie elle-même. À l'inverse, on peut tout aussi bien dire que l'expérience de la liturgie provoque et entretient une expérience privilégiée de la temporalité et de la spatialité. Attentivement vécue, la liturgie fait prendre conscience du temps et de l'espace et, par conséquent, installe solidement l'homme dans sa condition, celle-ci étant non une contrainte, mais une grâce.

La notion d'espace est elle-même spacieuse : essayons de l'habiter et d'en prendre quelques mesures. Il faut sans doute relever dès l'abord que l'espace n'est ni nul, ni neutre. Il présuppose un va et vient, autant qu'il le stimule. En jouant sur les mots, on dira volontiers qu'il a partie liée avec une respiration et une expiration : espace, « respir ». Nous associons spontanément l'espace et la respiration, comme le confinement à l'étouffement. Et si l'espace était une donnée respiratoire ? Voilà que nous l'abordons par le biais de la fonction respiratoire, autant dire de la vie même. La mort, c'est l'annulation de l'espace. Lorsque l'on veut diminuer quelqu'un et, au bout du compte, le faire mourir, on lui marchande, on lui refuse l'espace vital, on l'incarcère.

L'espace résulte d'une intention, d'une volonté qui, donnant libre cours à quelque processus, se donne finalement libre cours à elle-même ; libre « carrière », au sens sportif, lequel est du reste le sens primitif de *spatium* (course, carrière, arène ; tour de piste). En décrétant un monde spatial, Dieu ne donne pas seulement de la place au monde, mais il se donne pour ainsi dire de la place à lui-même, attestant par là sa transcendance de Sujet absolu. Seul un être souverain est capable d'espace ; de le créer, comme aussi de le percevoir. L'espace est une donnée éminemment subjective. Qu'il s'agisse d'instaurer l'espace ou d'avoir la perception de l'espace, l'homme est actif. Car l'espace s'entretient fondamentalement d'un acte qui consiste à détendre, à dis-tendre, à établir une di-stance, autrement dit à répartir les rôles et les lieux de l'existence même. Lors même que nous percevons un espace naturel, c'est-à-dire un espace foncièrement donné, c'est notre œil, c'est notre oreille (l'oreille est si active dans la perception de l'espace), c'est notre sensibilité la plus profonde et la plus active qui, d'une certaine façon, décrète et sanctionne la place des êtres et des choses. En nommant les êtres vivants, aux premiers jours du monde (Gn 2, 19), le premier homme a désigné l'espace lui-même. L'espace est consécutif à un geste (au sens analogique, sinon toujours physique) d'écartement, de déploiement, d'ouverture. À la racine cachée de tout espace, il y a un geste à découvrir ; un geste de la main, un geste de l'œil lui-même qui écarte, puisque aussi bien, dans l'espace, le regard se manifeste non comme une simple impression passive, mais comme un sujet créateur. L'œil dessine l'espace, il en décide, il s'y révèle comme seigneur.

Revenons à la main. Je pense à la version du Psaume 103, 25 dans la Vulgate, à propos de la mer. Présentation de la mer en majesté :

*Hoc mare magnum et spatiosum manibus.*

*Spatiosum manibus...* Quel espace il y a là-dedans ! La Bible de Jérusalem traduit, sur l'hébreu : « la mer aux vastes bras ». Et il s'agit bien, en l'occurrence, des bras de la mer elle-même. Mais le texte de la Vulgate laisser à penser, donne la liberté de penser que ces mains sont aussi celles de l'homme lui-même (l'enfant surtout) qui, face à la mer, étend spontanément les bras comme pour imiter, pour attester l'immensité de ces dimensions marines qui dilatent son regard et qui l'invitent tout entier à un grand respir. Oui, la main a son mot à dire dans l'espace. L'espace, c'est presque toujours ce qui, tout bas, suggère d'ouvrir les mains, d'étendre les bras, de se détendre soi-même dans un geste de bien-être et de libéralité. Nous, chrétiens, pouvons-nous manquer d'apercevoir un seul instant l'ample geste que le premier Homme a dessiné sur une croix pour que nous le dessinions ensuite à tout bout de champ sur le monde et sur nous-même ?

*Le Fils de Dieu, les bras ouverts,  
A tout saisi dans son offrande...<sup>1</sup>*

Et paradoxalement, ce geste dans lequel ses bourreaux voulaient le contraindre et l'incarcérer, Il s'en est saisi et Il en a fait, Lui, un geste de bien-être, un soupir d'aise pour le monde entier, au point que les Pères de l'Église s'ingénient à le retrouver dans les choses et les êtres les plus libres : les oiseaux, les navires...

*Orat omnis creatura. Orant pecudes et ferae et genua declinant, et egredientes de stabulis ac speluncis, ad caelum non otiosi ore suspiciunt, vibrantes spiritu suo movere. Sed et aves nunc exsurgentes eriguntur ad caelum, et alarum crucem pro manibus extendunt, et dicunt aliquid quod oratio videatur.<sup>2</sup>*

*Quand l'oiseau est formé, il s'envole dans l'air  
Et déploie son pennage en signe de la Croix.*

*La foi elle aussi s'est parfaite triplement :  
Les apôtres crurent au Père et au Fils et à l'Esprit ;  
Lors l'Annonce vola au quatre coins du monde,  
Par la puissance de la Croix.*

*Si l'oiseau, repliant ses ailes, renie  
Le symbole déployé de la Croix, l'air à son tour  
Renie l'oiseau et ne le porte plus :  
Son pennage étendu doit exprimer la Croix !*

*Si le navire exhibe ses avirons en signe de la Croix  
Et fait de ses espars conjugués un giron pour le vent,  
Alors, une fois cette croix arrimée,*

---

<sup>1</sup> Liturgie des Heures, Hymne de Sexte.

<sup>2</sup> TERTULLIEN, *Sur la prière*, 29, PL 1, 1304.

*Il taille bien sa route et va tout droit devant !<sup>3</sup>*

Le geste des bras ouverts – la plus grande prise d’espace entre les mains, la plus grande prise de conscience de l’espace par les mains – est le geste naturel de la prière. *Orat omnis creatura...* On ne prie bien qu’au large. La prière et les priants font espace dans le monde pour que le monde respire et pour que les mains étendues se prennent aussi les unes les autres, à bonne distance, dans une unité profondément respirable. Ici nous sommes déjà en pleine action liturgique : pensons à la charge symbolique considérable, à la vertu éminemment constructive de ces moments gymnastiques et scéniques que sont la concélébration eucharistique et, très particulièrement, la récitation solennelle du *Notre Père*. Ce moment-là, plus que tout autre peut-être, exhibe, induit et construit l’espace. À ce moment-là, ensemble, nous prenons l’espace, nous faisons l’espace à pleines mains.

Seul l’homme debout peut prendre la mesure de l’espace, dès là qu’il indique et résume en sa propre stature les quatre points cardinaux. L’homme en croix est l’enseigne de l’espace ; l’espace, tout l’espace à l’air libre est inchoatif en lui, si bien que la posture naturelle de l’homme, laquelle est aussi la posture majeure de la prière – le *σχῆμα*, pour parler comme Origène – à travers la contrainte, l’ascèse, la crucifixion qu’elle suppose pour persévérer en sa dignité, prédispose pour ainsi dire l’homme à la totalité de l’espace dont il porte déjà, dans sa propre structure physique, la potentialité. Il n’est pas anodin que les Pères, reprenant à leur compte un thème anthropologique d’origine stoïcienne, aient si volontiers évoqué la posture verticale comme indice évident de la noblesse innée de l’homme :

*Quid te ad falsos deos humilias et inclinas ? Quid ante inepta simulacra et figmenta terrena captivum corpus incurvas ? Rectum te Deus fecit ; et cum caetera animalia prona et ad terram situ uergente depressa sint, tibi sublimis status et ad caelum atque ad Deum sursum uultus erectus est. Illuc intueri, illuc oculos tuos erige, in supernis Deum quaere.<sup>4</sup>*

Homme debout, homme cardinal : celui de la Passion, celui de la prière ; celui de l’horizon, celui de l’oraison... Peut-être n’est-il d’expérience de l’espace que pascale, par la Passion et par la croix, comme celle du Fils qui, se relevant de la mort, tutoie son Père dans le plus grand soupir de bien-être qu’un homme ait jamais poussé au monde, soupir d’aise dont la liturgie a fait l’Introït du jour de Pâques :

*Resurrexi et adhuc Tecum sum...<sup>5</sup>*

La croix, la prière, l’espace, le Père. Il n’est de Fils que debout dans la Passion et la Croix, et à nouveau debout, passées la Passion et la croix, dans la Résurrection qui n’est pas un sursaut momentané de l’être, mais un élan éternel, car ressusciter, c’est être éternellement en train de se lever. Et dans le Fils premier-né, il n’est de fils adoptifs que debout. Comment sait-on, comment sent-on que l’on a un père, si l’on n’a pas la place de lever les mains vers lui ? Seuls les fils ont de la place. L’espace est nécessaire à cette dignité intrinsèque au statut de fils. Entre nous et ce Père que le Fils nous a enseignés à appeler « nôtre », il y a, comment un héritage à nous donné par ce Père même, tout l’espace du monde à mesurer, à habiter, à construire, à offrir, à embrasser.

<sup>3</sup> EPHREM DE NISIBE, *Hymnes sur la Foi*, XVIII, 2-3, 6-7.

<sup>4</sup> CYPRIEN DE CARTHAGE, *Liber ad Demetrianum*, 16, PL 4, 575 ; GREGOIRE DE NYSSE parle de « dignité royale » (βασιλική ἀξία, *De hominis opificio*, 8, PG 44, 144).

<sup>5</sup> Ps 138, 18 (*Vulg.*) : « Me voilà debout, et Je suis encore avec Toi ! ».

C'est à n'en pas douter cette expérience de l'espace, à la fois filiale et largement respiratoire, à la fois réceptive et conquérante, qui semble caractériser le rapport claudélien au monde, ainsi qu'en témoignent ces trois textes qui illustrent à merveille le concept qui nous occupe. Le premier, écrit à Pékin, date de 1906 :

*O credo entier des choses visibles et invisibles, je vous accepte avec un cœur catholique !  
Où que je tourne la tête  
J'envisage l'immense octave de la Création !  
Le monde s'ouvre et, si large qu'en soit l'empan, mon regard le traverse d'un bout à l'autre.  
J'ai pesé le soleil ainsi qu'un gros mouton que deux hommes forts suspendent à une perche entre leurs épaules.  
J'ai recensé l'armée des Cieux et j'en ai dressé état,  
Depuis les grandes Figures qui se penchent sur le vieillard Océan  
Jusqu'au feu le plus rare englouti dans le plus profond abîme (...)  
Je vous salue, ô monde libéral à mes yeux !  
Je comprends par quoi vous êtes présent,  
C'est que l'Éternel est avec vous, et qu'où est la Créature, le Créateur ne l'a point quittée.  
Je suis en vous et vous êtes à moi et votre possession est la mienne.<sup>6</sup>*

Le second, écrit à Brangues, date de 1927 ; c'est Christophe Colomb qui parle :

*Je suis parti et je ne vous reverrai plus. Adieu, mère ! Adieu, mer fermée ! À moi, le grand horizon de l'Ouest ! Je te salue, Océan, c'est bon de respirer, c'est bon d'être avec toi, c'est bon de te sentir sur la face et sous les pieds ! Aussi loin qu'on peut aller, j'irai ! aussi loin qu'on ne peut pas aller, j'irai aussi ! (...)  
Que c'est beau, la mer ! Que c'est bon entre mes bras, la terre ronde ! Que c'est beau, le chemin vers l'Occident ! Qui me donnera tout cet or là-bas pour que j'y enfonce les mains ! Ah, combien de temps encore tarderai-je à suivre l'appel de ce soleil qui m'invite à le suivre !<sup>7</sup>*

Le troisième date de 1949 ; il s'agit de la deuxième version du *Partage de Midi* :

*MESA – Midi bientôt au ciel, Midi au centre de notre vie.  
Et nous voilà ensemble, autour de ce même âge de notre moment, au milieu de l'horizon complet, libres, déballés,  
Décollés de la terre, regardant derrière et devant.  
YSE – Derrière, tout cet énorme passé derrière nous qui nous pousse avec une puissance irrésistible,  
Et devant nous, cet énorme avenir qui nous aspire avec une puissance irrésistible.<sup>8</sup>*

Qu'il s'agisse du Claudel des *Cinq grandes Odes*, de Christophe Colomb ou de Mésa, l'homme qui s'exprime est au fond le même et l'expérience accuse une remarquable continuité : Claudel a décidément été, dans sa carrière, dans son verbe, et plus radicalement

<sup>6</sup> Paul CLAUDEL, *Cinq grandes Odes, III, L'Esprit et l'Eau*, Pléiade-NRF, p. 240-241.

<sup>7</sup> Paul CLAUDEL, *Le Livre de Christophe Colomb*, Première partie, 11-12, Pléiade-NRF Théâtre II, p. 1139-1141.

<sup>8</sup> Paul CLAUDEL, *Partage de Midi*, Acte I, Pléiade-NRF Théâtre I, p. 1149.

encore dans son appréhension « catholique » du réel, un homme de l'espace. Et de surcroît l'exemple de Claudel nous donne à vérifier comment la perception chrétienne du monde sur le mode de la création n'infirme en rien celle de l'espace : la *création* en somme ne contraint ni ne rétrécit l'*espace*. Ce n'est pas parce que le monde est créé – et donc fini – qu'il est moins spacieux. Trouverait-on plus large respiration, plus profond bien-être chez celui qui ferait profession de panthéisme ? Ce n'est pas certain. Il y a fort à parier que la conscience d'un univers créé, corrélative de la foi en un Dieu créateur, libère et stimule au contraire la conscience de la spatialité. Et non plus que la *création* ne mutile la conception ni la sensation que l'on a de l'*espace*, la *crucifixion* ne les borne ni ne les entrave : là encore, c'est le contraire qui se produit. Peut-être n'aspire-t-on jamais davantage à l'espace, peut-être n'en respire-t-on jamais davantage le vertige que lorsque l'on est crucifié, de quelque manière que ce soit : la vie, la vie en Christ surtout, comme du reste toute architecture, se charge toujours de nous assigner des limites qui, assumées, s'avèrent être autant de facteurs de dépassement. Si, comme nous le relevions plus haut, les bourreaux s'emploient toujours à priver d'espace leurs victimes, les victimes, elles, portent en elles-mêmes une irréductible capacité d'espace, capacité qui fait partie de leur dignité filiale. Il n'est d'espace qu'à partir de la croix, ne serait-ce que la très simple croix de notre corps déployé qui le prend dans ses bras, comme le fait le Christophe Colomb de Claudel avec la mer, toute la mer qu'il a devant lui. Est-ce pour rien que, en liturgie même, les plus vastes évocations cosmiques ont lieu en présence du Corps nouveau-né et du Corps crucifié ?

*Hunc caelum, terra, hunc mare,  
Hunc omne quod in eis est,  
Auctorem adventus tui  
Laudans exultat cantico.*

*Hic acetum, fel, arundo,  
Sputa, clavi, lancea :  
Mite corpus perforatur,  
Sanguis, unda profluit,  
Terra, Pontus, astra, mundus,  
Quo lauantur flumine !*

Pensons à tant de croix de pierre ou de bois qui signent les horizons de nos campagnes familières et sans lesquelles, sans doute, alentour, il n'y aurait pas tant d'espace que nous en découvrons. Car de même que la croisée, indiquée ou fictive, fait l'espace intérieur de nos églises, la croix artisanale fait l'espace extérieur du paysage. Ici elle révèle l'espace, comme là elle le structure. Posons donc qu'en christianisme l'espace n'est pas indéterminé : il est constitué par la création et par la croix.

Fr. François Cassingena

